

*LETTRE ESCRITE A MONSIEVR l'Abbé Bourdelot Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & Premier Medecin de la Reine de Suede, par C. G. pour seruir de réponse au S^r^ Lamy, & confirmer en mesme temps la Transfusion du sang par de nouuelles experiences.*

MONSIEVR,

Comme vous auez paru fort satisfait de la Lettre que M. Denis a écrite touchant la Transfusion du sang, & que vous l'auez mesme fait lire dans vos Assemblées publiques, je crois que vous ne trouuerez pas mauuais que je vous enuoye vne réponse, qu'vne personne qui m'est encore inconnuë s'est auisée de luy faire, & que je fasse mesme dessus quelques reflexions, que je soûmettray d'autant plus volontiers à vostre jugement, que je suis persuadé que vous ne vous interessez pour aucun party que pour celuy de la raison, & que vostre bonté ne nous deniëra point à tous deux les instructions qui nous sont necessaires en cette rencontre pour nous mettre d'accord, veu que vous nous les prodiguez si liberalement par les doctes remarques, dont vous nous faites part dans toutes vos Conferences.

Vsez donc s'il vous plaist, Monsieur, à mon égard de cette facilité ordinaire, que vous auez d'entendre tous ceux qui ne parlent que dans le dessein de deffendre la verité, & permetrez que je vous expose le plus briefuement qu'il me sera possible, quelques pensées qui me sont venuës dans l'esprit, tant touchant l'Autheur qui a fait cette réponse, que touchant les raisons dont il s'est seruy pour combattre les experiences de M. Denis.

Pour ce qui est de l'Autheur veritable de cette réponse, je vous diray que les opinions sont fort differentes. Quelques-vns font courir le bruit que c'est M. Moreau qui s'écrit à soy-mesme, parce qu'ils

l'ont veu solliciter en personne, & auec beaucoup d'empressement, la permission de l'imprimer.

D'autres veulent que ce soit vn plus ancien Docteur en Medecine, qui a couru les boutiques de plusieurs Libraires, pour les engager à l'impression de cette réponse ; & ils se fondent sur les quinze premieres lignes, qui marquent expressément que M. Moreau a grande déference pour tout ce qui vient de la part de l'Autheur, qu'il entre tousiours auec facilité dans ses sentimens, que ses raisonnemens luy plaisent fort, & qu'ils ne luy apportent iamais aucun dégoust, que ses imaginations mesme luy sont tres-agreables, & enfin que cette réponse ne luy est adressée, que pour satisfaire au desir qu'il auoit témoigné de sçauoir les opinions de cét Autheur sur le sujet de la Transfusion. Est-il possible, disent-ils, que M. Moreau Professeur Royal ait esté consulter vn simple Maistre és Arts sur des matieres de sa profession? Est-il vray-semblable, qu'vn ancien Docteur dans la reputation où il est, cherche des lumieres dans la teste d'vn ieune homme de 20. ans, qui est son escolier pour la premiere année, & qu'il le presse mesme d'écrire sur vne matiere de cette importance? en verité ce seroit faire tort à la capacité de M. Moreau que de le croire, & on luy auroit fait plus d'honneur si l'on auoit changé cette Preface, ou si l'Autheur auoit pris vne autre qualité que celle de Maistre és Arts.

D'autres enfin disent que ces deux Docteurs ont grande part au corps de cette réponse, & qu'ils ont fourny toutes les raisons, qu'ils auoient pour combattre la Transfusion, à vn amy commun qui les a mises dans leur iour, & qui a bien voulu prester son nom & sa plume pour les donner au public.

Mais pour moy je ne sçaurois auoir cette pensée de ces Messieurs, & quoy qu'on m'asseure que l'vn deux accompagne souuent l'Autheur pretendu chez des personnes de qualité, pour leur aller faire des presens de cette réponse, comme si c'estoit vn Maistre qui portast des theses auec son escolier, je ne sçaurois m'imaginer que cét escrit ait esté fait auec leur participation, & je les crois trop éclairez pour n'y auoir pas aperçeu toutes les fautes qui s'y trouuent contre les premiers principes de la Philosophie & de la Medecine, contre l'experience & le bon sens. Permettez-moy donç que je justifie ces Messieurs, & que je vous fasse voir qu'ils n'y ont aucune part, en remarquant quelques defauts des plus grossiers, où sans doute ils ne seroient pas tombez, s'ils y auoient mis la main.

La premiere chose où je trouue à redire, est que ce M. Lamy entreprenne de refuter les experiences de M. Denis par de simples

 

raiſonnemens. Ne ſçait-on pas que la chicanne de l'Eſcole peut fournir des raiſons pour combattre & pour deffendre toute ſorte de ſentimens, & qu'il n'y a que la ſeule experience qui ſoit capable de donner vne derniere deciſion, & de renuerſer entierement les ſophiſmes des plus opiniaſtres, principalement quand il s'agit de Phyſique ou de Medecine? On ne manquoit pas de raiſons il y a cent ans, pour prouuer que l'Antimoine ou le vin Emetique eſtoit vn venin & vn poiſon, puis que l'vſage en fut pour lors deffendu par vn Decret de la Faculté de Medecine; & l'on n'en manque pas encore aujourd'huy, pour prouuer tout au contraire que c'eſt vn purgatif de tres-grande importance, & qui peut auoir de merueilleux effets, puis que la meſme Faculté a fait vn Decret l'année derniere, par lequel elle le permet, & en ordonne meſme l'vſage. Mais on peut dire que c'eſt la ſeule experience qui a tout decidé dans cette rencontre, & que la gueriſon de pluſieurs perſonnes, & entre autres de noſtre Monarque, a plus ſeruy pour conuaincre les eſprits de ſon vtilité, que tous les argumens dont on s'eſtoit ſeruy pour le rejetter, & pour le deffendre.

Il en eſt de meſme de tous les remedes. Il n'y en a pas vn, qui ne ſoit approuué par quelque Medecin qui croit auoir la raiſon de ſon coſté, & deſaprouué en meſme temps par d'autres qui s'imaginent eſtre mieux fondez; & dans la verité on ne doit tenir pour plus raiſonnable, que celuy qui ne donne les mains qu'à la ſeule experience. Or la Transfuſion n'aura pas cette prérogatiue particuliere, d'eſtre receuë & approuuée par tout le monde; c'eſt vne nouuelle operation dont l'antiquité n'a iamais parlé; c'eſt vne nouuelle maniere de guerir pluſieurs maladies, que l'on propoſe aux Medecins pour en eſtre les Iuges & les Arbitres; & comme il s'agit de la ſanté & de la vie des hommes, on ne ſçauroit trop l'examiner. Mais auſſi l'on ſe tromperoit fort, ſi l'on vouloit s'en rapporter au jugement de quelques emportez, qui s'imaginant ſçauoir tout, ſe trouuent extremement ſurpris, quand on leur propoſe quelque choſe qui ne leur eſtoit pas venuë dans l'eſprit; le ſeul nom de la choſe eſt capable de les eſtonner, & d'attirer leur cenſure. Ceux-là ſeulement ſeront les mieux auiſez qui ne precipiteront point leur jugement dans cette rencontre, mais qui attendront pluſieurs experiences pour ſe determiner; & comme c'eſt vne choſe de la derniere importance, il ſeroit à ſouhaitter que ceux qui ſont dans la puiſſance en fiſſent faire pluſieurs tout au pluſtoſt, pour les examiner eux-meſmes, ou pour les faire examiner par des Medecins prudens & des-intereſſez comme vous eſtes.

La ſeconde choſe qui me ſurprend dans la réponſe de M. Lamy, eſt que le contenu de ſa Lettre s'accorde ſi peu auec les promeſſes qu'il fait dans le titre, de répondre aux raiſons & aux experiences de M. Denis. M. Denis a ſatisfait dans ſa Lettre aux objections qu'on luy auoit faites dans ſes Conferences publiques contre la Transfuſion; enſuite il a donné quatre raiſons tres-ſolides qui pouuoient fauoriſer cette operation; & enfin apres auoir prouué qu'il ſeroit plus à propos d'employer le ſang de quelques animaux pour cette operation, que celuy de l'homme meſme, il a confirmé tout ce qu'il auoit auancé par des experiences admirables. Cependant M. Lamy ne fait point voir que M. Denis ait mal répondu aux objections, il ne touche aucune de ſes raiſons; & s'il parle de ſes experiences, ce n'eſt que pour les déguiſer & y adjouſter des circonſtances, qui en changent entierement la nature. C'eſt ce que vous allez voir dans les reflexions que ie vas faire ſur les principaux points de ſa réponſe.

Dans la page ſeconde ligne ſixiéme, *pour fondement*, dit-il, *de tout ce que je propoſeray enſuite, il faut remarquer que lors qu'on fait paſſer le ſang d'vn animal dans vn homme, il s'en meſle vne tres-petite quantité auec celuy de l'homme, &c.* En verité ce fondement eſt bien mal eſtably, le baſtiment qu'on eleuera deſſus tombera bien-toſt en ruine. Qui a dit à M. Lamy qu'il ne ſe meſle qu'vne petite quantité du ſang de l'animal auec celuy de l'homme? Ne peut-on pas faire vne euacuation de ſang auſſi grande que l'on voudra auant que d'en introduire de nouueau par la Transfuſion? Et ſi cela eſt, qui empeſchera qu'on ne m'eſle pour lors vne grande quantité du ſang des animaux qu'on aura choiſis, auec le peu qui reſtera dans les veines de l'homme?

Et quand meſme on n'auroit pas fait vne ſi grande euacuation, la viteſſe auec laquelle entre le ſang arteriel de l'animal dans vne veine de l'homme, pour aller directement au cœur, eſt aſſez capable, ſi-non d'arreſter, au moins de retarder beaucoup le mouuement du ſang des autres veines qui apportent le ſang de tous coſtez, & ainſi ce nouueau ſang ſe feroit touſiours plus de place dans le cœur que M. Lamy ne ſe l'imagine, Ce qui ſeroit facile à confirmer par les loix de mechanique, & par quelques experiences; mais je veux bien ſuppoſer qu'il n'en entre qu'vne fort petite quantité. Voyons les conſequences que M. Lamy en pretend tirer.

Il dit qu'il s'enſuit neceſſairement de ſon principe, qu'il n'y a aucune maladie où la Transfuſion puiſſe eſtre appliquée vtilement; & il entre en preuue par vne belle diuiſion qu'il en fait. *Toutes les*

*maladies*, dit-il, page 3. ligne 18. *dont la cause est interne, procedent generalement, ou de l'abondance du sang, ou de son impureté.* Et ensuite il adjouste, que pour remedier à l'abondance du sang, il suffit d'en tirer par la saignée, & que pour corriger son impureté, il faut chercher d'autres voyes que la Transfusion.

Hé quoy, est-ce vn Maistre és Arts de l'Vniuersité de Paris qui parle ? Paruient-on à ce degré sans sçauoir la Logique, & sans y auoir appris les regles d'vne bonne diuision ? M. Lamy dit, que toutes les maladies procedent generalement de deux causes, sçauoir, ou de l'abondance du sang, ou de son impureté. Ne faudroit-il pas encore vn membre à cette diuision, pour la rendre entiere ? La disette de sang n'est-elle pas vne source aussi feconde de plusieurs maladies, que les deux autres dont il fait mention ? Il faut que cette troisiéme cause soit demeurée au bout de sa plume, ou par mauuaise foy, parce que la Transfusion luy sembloit peut-estre trop vtile à tous ceux qui ont perdu beaucoup de sang, ou par ignorance des premiers principes de la Medecine & de la Logique; Ie vous en laisse le Iuge. Mais permettez-moy de le suiure pas à pas, & d'examiner les deux autres causes qui luy ont paru plus fauorables que la troisiéme, dont il n'a point parlé.

Pour ce qui est de l'abondance du sang, il dit ligne 20. *que chacun tombera d'accord qu'il seroit ridicule de proposer la Transfusion pour la guerir, mais qu'il suffit d'oster ce qui est de trop par la saignée.* C'est parler trop generalement, chacun n'en demeurera pas d'accord. Ie connois plusieurs Sçauans Medecins, qui soûtiennent que le sang ne péche jamais en quantité, mais seulement en qualité; c'est à dire, que quand on iuge qu'vn homme a trop de sang par la plenitude de ses vaisseaux, par la couleur de son visage, par les maux de teste, par les seignemens du nez, ou autrement; il ne s'ensuit pas qu'il ait en effet plus de sang qu'il ne luy en faut ; mais il est peut-estre trop échauffé, & la grande agitation qu'il a dans ses vaisseaux est assez capable de produire tous ces effets qu'on attribuë à l'abondance : de mesme que l'eau qui bout sur le feu, s'eleue quelquesfois pardessus les bords du chaudron & se répend dans les cendres, quoy qu'il n'y en ait pas plus qu'il en faut pour remplir la moitié du chaudron. Si ces Medecins ont quelque raison d'estre dans cette pensée, & s'ils reüssissent quelquesfois dans la guerison de cette plenitude apparente par de simples rafraichissemens, sans en venir à la saignée ; il semble que dans ces occasions l'on pourroit aussi se seruir de la Transfusion d'vn sang frais apres la saignée, de mesme que pour em-

pescher que l'eau d'vn chaudron ne se répande par dessus les bords en bouillant, on peut oster quelque quantité de la chaude, & en remettre autant de plus froide.

Pour ce qui est de l'impureté du sang, M. Lamy dit ligne 28. *qu'elle prouient d'vne excessiue chaleur qui s'y rencontre, laquelle ne peut pas estre esteinte par le sang qu'on fera passer d'vn animal sain dans vn malade*; & il le prouue, parce que ces hommes sur qui M. Denis a fait faire la Transfusion, ont senty vne grande chaleur dans leur bras par où passoit ce nouueau sang, & parce que la grande quantité de sang propre, qui est dans les veines d'vn homme, est plus capable de communiquer sa chaleur à la petite quantité du nouueau sang, que d'en receuoir aucun rafraichissement, quand mesme on le supposeroit plus frais que celuy de l'homme.

M. Lamy veut que l'intemperie du sang ne prouienne que de son excessiue chaleur: *Ie ne croy point*, dit-il page 5. ligne 28. *qu'il y ait de maladies froides*, & ainsi puisque le sang nouueau qu'on introduit par la Transfusion, échauffe tousiours, ou est echauffé par le meslange de celuy de l'homme, il faut conclure que la Transfusion ne peut auoir aucune vtilité.

Mais c'est aller bien viste pour vn jeune homme, d'auancer qu'il n'y a point de maladies froides; c'est determiner hardiment ce que toute la Faculté de Medecine n'oseroit faire; il falloit assurément que la passion qu'il auoit pour lors de contredire l'experience, & de se rendre complaisant à ceux qui luy auoient inspiré ce genereux dessein de s'opposer à la Transfusion, luy eust tellement échauffé le sang & la ceruelle, qu'il crûst que sa maladie fust vne maladie de toute la nature, & qu'il n'y eust rien au monde capable de la pouuoir temperer. Cependant plusieurs personnes se plaignent de catharres, de rhumes & de fluxions froides; d'autres sont sujets aux coliques, aux cruditez d'estomach, aux paralysies, aux gouttes froides, & à plusieurs mauuais effets de la pituite: A qui s'adresseront-ils pour auoir quelque soulagement? Si M. Lamy & ceux qui le protegent ne reconnoissent point de maladies froides, ce seroit en vain qu'on leur en demanderoit les remedes. Mais peut-estre aussi en admetteront-ils dans la pratique, & s'ils agissent de bonne foy, ils auoüeront ingenument, qu'ils n'ont nié dans cét écrit qu'il y eust des maladies froides, que parce qu'ils n'auroient pû autrement reuoquer en doute l'vtilité de la Transfusion, eux qui veulent que le sang transmis échauffe tousious, ou soit échauffé.

Mais je veux bien donner à M. Lamy que toutes les maladies soient

chaudes. S'ensuit-il de là par vne bonne consequence que la Transfusion soit inutile ? N'y a-t'il point dans les veines d'aucun animal vn sang plus frais que celuy d'vn homme qui est dans les ardeurs de la fiévre ? Non, dit M. Lamy, puis que ceux sur qui l'on a fait la Transfusion ont ressenty de la chaleur dans le bras, pendant qu'on leur introduisoit le sang de l'artere d'vn agneau.

Belle consequence ! c'est comme si je disois qu'vn boüillon de Veau échauffera dauantage le malade, parce qu'il le sent chaud en l'auallant, & generalement que tous les breuuages qu'on met sur le feu auant que de les prendre, augmenteront la fiévre, par ce qu'ils échauffent le gosier en passant. M. Lamy qui veut qu'on le tienne pour vn homme qui possede parfaitement l'ancienne & la nouuelle Philosophie, fait bien voir par cette maniere de raisonner, qu'il ignore l'vne & l'autre. Les Sectateurs de l'ancienne Philosophie luy reprocheront qu'il a confondu la chaleur actuelle auec la virtuelle, & qu'il deuoit sçauoir que l'on met beaucoup de difference entre estre chaud actuellement, & auoir la vertu d'échauffer. Les Sectateurs de Gassendy ou de Descartes se plaindront, qu'il n'a pas assez distingué les differentes figures des parties d'auec leur mouuement. Et tous ensemble, tant les anciens que les modernes, s'accorderont pour luy apprendre, que tout ce qui est senty chaud n'échauffe pas, mais rafraichit assez souuent ; comme au contraire, tout ce qui est senty froid ne rafraichit pas, mais échauffe aussi souuent ; par exemple, l'eau froide versée sur la chaux l'échauffe plus que ne feroit la chaude ; l'eau forte qui est sentie froide, échauffe tellement les metaux qu'elle les dissoud ; l'esprit de Nitre, ou l'huile de Tartre insinué tout froid dans les veines ne laisse pas d'y causer vne telle chaleur & vne telle fermentation, qu'on voit en peu de temps le sang sortir hors de ses vaisseaux, & se changer en vne escume qui couure toute la peau ; & l'esprit de vitriol au contraire, estant poussé tout chaud dans les veines, ne laisse pas de refroidir tellement le sang, & d'estouffer sa chaleur naturelle, qu'il le fige & le coagule en tres peu de temps par tout le corps.

M. Lamy n'est pas ce me semble meilleur Philosophe, quand il adjouste que si le nouueau sang n'échauffe celuy de l'homme, au moins en doit il estre échauffé à pareil degré. *N'y a-t'il pas bien plus d'apparence*, dit-il, page. 4. ligne 15. *que cette grande quantité de sang propre jointe auec l'excessiue chaleur qui se rencontre dans le cœur, échauffera ce sang étranger en pareil degré ?* La raison s'estoit tousiours accordée auec l'experience pour me persuader que si vne pinte d'eau chaude estoit

capable d'en échauffer vn demy septier de froide que l'on y mesleroit ; cette petite quantité de froide estoit aussi capable de refroidir vn peu la grande quantité de la plus chaude, & ainsi qu'il en resultoit vn composé plus temperé & moins chaud qu'auparauant. Mais M. Lamy a bien d'autres lumieres sur ce sujet, il veut qu'vn sang froid, comme par exemple celuy d'vn Veau, soit échauffé par le sang propropre de l'Homme sans le rafraichir, & que de ces deux sangs il en resulte vn mélange aussi chaud & en pareil degré qu'auparauant. Si sa pensée auoit quelque lieu, il faudroit abandonner tous ceux qui ont le sang échauffé par la fiévre, il ne faudroit iamais leur ordonner aucuns breuuages rafraichissans ; car le peu de chyle, qui passe par le canal thorachique auant que de se mesler auec le sang dans la sousclauiere, estant en tres-petite quantité, & beaucoup moindre que celle du sang nouueau que l'on introduit par la Transfusion ; ce chyle quoy que froid seroit bien-tost échauffé par le sang de l'Homme en pareil degré, & ainsi ne le rafaichiroit iamais.

Ie sçais bien que M. Lamy met grande difference entre le chyle & le sang transmis ; *La Transfusion*, dit-il, page 5. ligne 23. *ne peut aucunement rafraichir, & le chyle tel qu'il soit diminuëra tousiours quelque peu de la chaleur.* Mais je ne vois pas pourquoy le chyle tel qu'il soit peut tousiours diminuer de la chaleur du sang où il se mesle, & non pas le sang transsmis qui s'y mesle en plus grande quantité. Au contraire, l'experience nous fait voir qu'il y a plusieurs sortes de chyles, qui échauffent & fermentent tellement le sang, qu'ils donnent la fiévre en approchant du cœur ; ce qui n'est point encore arriué par le sang qu'on a introduit dans la Transfusion. M. Lamy se trompe donc bien lourdement quand il entreprend de prouuer que la Transfusion sera tout à fait invtile dans les maladies chaudes. Voyons s'il sera plus heureux dans celles qui prouiennent de quelque malignité particuliere du sang.

M. Lamy se sert dans la page 6. de l'exemple du vin, & par ce que M. Denis auoit auancé qu'vn sang trop grossier se pourroit adoucir & devenir plus subtil, vn trop subtil se pourroit fixer & épaissir, vn trop chaud se pourroit temperer, & vn trop froid se pourroit échauffer par le mélange de certains sangs que l'on choisiroit exprés ; de mesme que le vin trop rude se peut adoucir, le foible peut devenir plus vigoureux, le gras se peut degraisser, & celuy qui est gasté peut estre corrigé par le mélange de certaines liqueurs que les Cabaretiers n'ignorent pas. *C'est ce que je nie fort hardiement,* dit M. Lamy, *car le vin trop dur ne s'adoucit pas par vn peu de vin doux, le trouble ne se clarifie*

 

*clarifie pas par le clair, le foible ne deuient pas vigoureux par vn peu de vin fort, le gras ne perd pas cette qualité par le mélange de celuy qui luy est opposé, en vn mot, celuy qui est gasté ne se corrige pas par celuy qui est bon, mais par le mélange de certaines liqueurs.*

Peut-on voir au monde vne legereté plus grande que celle-là? Il nie hardiment ce qu'il ne sçait pas, & ce que tout autre que luy ne sçauroit ignorer. Car chacun sçait assez que ce n'est ordinairement que par le mélange des vins de differente contrée, que les cabaretiers trouuent le moyen de contenter la diuersité des gousts, & qu'il leur est mesme deffendu par la Police de faire d'autres mélanges. M. Denis n'en a parlé à la verité qu'en general, & s'est contenté de dire que le vin ne se corrigeoit que par le mélange de certaines liqueurs, parce qu'il ne vouloit pas s'engager dans vn détail qui auroit esté hors de propos, comme de determiner si c'est du vin d'Orleans ou de Bourgongne qu'il faut mesler auec celuy de Brie, &c. Il a supposé que tout le monde le sçauoit, ou ne s'en mettoit guéres en peine; & cependant M. Lamy en pretend tirer auantage, comme si M. Denis auoit voulu auec luy que ces liqueurs fussent autres que du vin mesme. Pour moy je ne blasme pas tant en cette rencontre l'ignorance de M. Lamy, comme la hardiesse dont il se glorifie; car estant Normand, comme il dit estre, on ne doit pas s'estonner qu'il soit plus instruit de la maniere de mesler les poires auec les pommes pour faire de bon cidre, que de la methode de mesler plusieurs sortes de liqueurs pour rendre le vin plus friand & plus delicat.

M. Lamy passe dans la page 7. à plusieurs maladies particulieres, comme pleuresies, rages, eresipeles, folies, &c. & il pretend faire voir que M. Denis a eu grand tort d'en parler dans sa Lettre. Mais c'est se donner bien de la peine inutilement, c'est auoir vne grande passion de contredire, & je crois que pour sa confusion entiere il ne faut que copier les propres paroles de M. Denis. *On pourroit préuoir*, dit M. Denis dans la page 10. ligne 10. *quelques vtilitez & quelques auantages de la Transfusion, dans les pleuresies, verolles, lepres, cancers, vlceres, eresipeles, rages, folies & autres maladies prouenantes de la malignitè du sang: mais il en faut attendre le succés dans les experiences qui s'en pourront faire dans peu de temps.* Se peut-il rien de plus modeste? M. Denis n'assure rien, il veut attendre que les experiences luy ayent fait connoistre ce qu'il est permis à tout le monde de conjecturer dés à present; & cependant M. Lamy l'attaque comme s'il auoit parlé positiuement; il prend occasion de s'estendre sur toutes ces maladies, & de faire part au public de ses belles imaginations.

Il dit dans la page 7. que la Transfusion ne sçauroit seruir pour les pleuresies, parce que le sang transmis échauffe tousiours au lieu de

rafraichir; mais c'est vne supposition que j'ay cy-deuant conuaincuë de fausseté. Il adjouste ensuite quelques remarques sur la lepre, les eresipeles & les cancers, qui ne sont pas mieux fondées: mais je veux attendre auec M. Denis le succés des experiences, je ne veux point m'estendre inutilement sur les conjectures que l'on peut former de part & d'autre; Ie vous prie seulement, Monsieur, de remarquer en passant qu'elle idée M. Lamy veut qu'on ait de sa personne, quand il parle de la folie. *Ie ne parleray point*, dit-il page 8. ligne 28. *de la folie, ne pouuant en raconter icy toutes les especes: Ie vous diray seulement, Monsieur, que si ma folie ne guérit iamais que par la Transfusion, il y a bien de l'apparence que je ne seray iamais sage.* S'il est fou, comme il le suppose, il ne faut pas beaucoup se mettre en peine de

Prouerb. 15. ce qu'il dit, *Os fatuorum ebullit stultitiam:* Pour moy je n'ay pas dessein de l'entreprendre sur ce point; le Sage me ferme la bouche,

Prouerb. 26. quand il dit, *Ne respondeas stulto iuxta stultitiam suam, ne efficiaris ei similis.*

Passons donc outre, & voyons quel tour M. Lamy donne aux experiences de la Transfusion, dont M. Denis a parlé dans sa Lettre. Il veut oster à la Transfusion tous ces effets surprenans qu'on remarqua dans vn jeune homme de quinze ans, qui apres auoir receu le sang arteriel d'vn agneau, fut guéry d'vn étrange assoupissement, qui engourdissoit son corps autant que son esprit; & pour venir à bout de son dessein, il donne la gesne à son imagination; & aprés s'estre jetté sur quelques lieux communs de la crainte & de l'assoupissement, il conclud que c'est la seule apprehension qui a tout fait dans cette rencontre. *La viue apprehension*, dit-il page 10. ligne 3. *qu'il eut d'vn remede non vsité, & dont l'euenement ne luy pouuoit paroistre que fort douteux, mit ses esprits en mouuement, & les degagea des embarras qui les empeschoient de se distribuer, duquel degagement d'esprits sont prouenus ensuite tous les auantages que l'on attribuë à la Transfusion.* Ie m'estonne comment M. Lamy s'est auisé de faire vne supposition si contraire à la verité, & qui se destruit si facilement d'elle-mesme. Car premierement si ce jeune homme auoit eu à guerir par l'apprehension, il l'auroit sans doute esté 24. heures auant la Transfusion, puis qu'il en eust vne assez grande, lors qu'il se laissa tomber la veille du haut d'vne échelle de 10. pieds, ainsi qu'il est remarqué expressement dans la Lettre de M. Denis.

Secondement, M. Lamy pouuoit-il douter que M. Denis n'eust pris les precautions necessaires pour oster toute crainte à ceux qu'il exposoit à la Transfusion? N'est-ce pas pour cette seule raison qu'il ne voulut pas hazarder l'operation sur vn criminel? *Plusieurs personnes nous poussoient*, dit M. Denis en sa Lettre page 11. ligne 32. *à demander vn criminel pour faire la premiere tentatiue sur luy. Mais ayant fait re-*

 316

*flexion qu'vn homme en cét estat, qui est desia fort alteré par l'apprehension de la mort, pourroit s'intimider encore dauantage; & qu'en considerant la Transfusion comme vn nouueau genre de mort, cette seule pensée pourroit luy causer quelque trouble & quelque syncope, que l'on attribueroit sans doute à la Transfusion: Nous ne jugeâmes pas à propos de nous exposer à ce peril, ny de nous rendre importuns auprés de sa Majesté sans aucune necessité, & nous persuadant qu'il n'y auroit pas tant à craindre sur des personnes qui nous connoistroient parfaitement, & qui auroient quelque confiance en nos paroles, nous aimâmes mieux attendre qu'vne occasion fauorable nous en fit découurir quelques-vns tels que nous les souhaitions, que de nous mettre au hazard de tout perdre par trop de precipitation.* Apres ces paroles, M. Lamy a-t'il raison de feindre vne viue crainte de la Transfusion dans ceux sur lesquels on l'a éprouuée, puisque l'vnique but de M. Denis estoit de la bannir. Si M. Lamy n'estoit pas assez instruit des circonstances de cette operation par la Lettre de M. Denis, il deuoit s'en informer dauantage, & non pas supposer imprudemment cette circonstance de la crainte, qui change & altere entierement le fait. Il deuoit s'adresser à quelques-vns de ceux qui estoient presens à l'operation; & il auroit apris d'eux que ce jeune homme estoit bien éloigné d'apprehender aucunement la Transfusion, puisqu'il ne sçauoit pas seulement ce que c'estoit que Transfusion, & qu'il s'imaginoit que l'agneau n'estoit ajusté sur son bras, que pour luy succer tout le mauuais sang, d'vne maniere qu'on luy faisoit passer pour ancienne & fort commune. On auroit dit encore à M. Lamy, que pour s'assurer dauantage de l'effet de la Transfusion, on tira quelque temps apres enuiron vne demie palette de sang de ce jeune homme, & que l'ayant comparé auec celuy qu'on luy auoit tiré auparauant, on le trouua vn peu plus vermeil & plus coulant. On luy auroit dit plusieurs autres circonstances qui l'auroient sans doute empesché de supposer vne fausseté, dont il ne se lauera jamais, & de tomber dans plusieurs autres contradictions manifestes, dont je vous vas faire voir que la fin de sa réponse est remplie.

Il dit dans la page 10. que pour acheuer son dessein, il veut faire voir que la Transfusion peut auoir de fascheuses suites, & causer plusieurs maladies inconnuës; & pour le prouuer il se sert d'abord d'vne comparaison qui luy semble fort conuainquante. *Comme il ne se peut faire*, dit-il page 11. ligne 16. *qu'vn animal s'engendre de la semence d'vn autre de differente espece, &c. aussi n'y a-t'il point d'apparence qu'vn animal puisse estre nourry par le sang d'vn autre de diuerse nature.*

Il seroit facile de faire voir à M. Lamy qu'il n'est guéres juste dans ses consequences, en luy apprenant qu'il arriue assez souuent que des femelles nourrissent dans leur matrices par la Transfusion de leur

propre ſang des fœtus de differente eſpece, & qui ont eſté engendrez par la ſemence des maſles, auſſi de differente eſpece. Il ſeroit facile de luy répondre, qu'vn homme ne peut eſtre engendré par la ſemence d'vn mouton, ny d'autres animaux; par les pepins d'vne pomme, ny par la ſemence de pluſieurs autres plantes, dont il ſe nourrit pourtant aſſez ordinairement. Il ſeroit facile encore de luy faire voir l'abſurdité de ſes penſées, lors qu'il dit dans la page 12. que ſi l'on ſe ſeruoit d'vn agneau dans la Transfuſion, il ſeroit à craindre que ceux qui s'y exposeroient ne deuinſſent couuerts de laine par tout le corps, & ne ſentiſſent pouſſer vne paire de cornes à leur teſte, parce qu'il y a dans le ſang d'vn agneau des particules propres à former toutes ces parties. Car s'il eſtoit permis de raiſonner de la ſorte, il faudroit deffendre à l'homme l'vſage de tous les animaux pour ſa nourriture, crainte qu'il ne luy vint des plumes comme aux oyſeaux, des écailles comme aux poiſſons, & de la laine comme aux moutons. Il ne faudroit jamais hanter vne greffe de fruits à pepins ſur vn tronc de fruits à noyau; car y ayant dans le ſuc de ce tronc des particules propres à produire des noyaux & des amandes, il s'enſuiuroit que la Transfuſion de ce ſuc dans la greffe y produiroit touſiours les meſmes choſes. Il faut dire au contraire, que comme les greffes filtrent tellement entre leurs fibres le ſuc du tronc ſur lequel elles ſont miſes, qu'elles le conuertiſſent en leur propre nature: La chair auſſi & le ſang des animaux ſont tellement filtrez, cuits & elaborez en paſſant par le cœur, les veines & les arteres de l'homme, que toutes les moindres particules changent de figures, & prennent celle qui eſt la plus propre pour ſe conuertir en ſa ſubſtance.

Ie ſçay bien que M. Lamy veut qu'il y ait grande difference entre la chair que l'on mange pour la nourriture, & le ſang que l'on tranſmet immediatement dans les veines, *parce*, dit-il, *que la chair ſouffre beaucoup de changemens, que ne ſouffre pas le ſang.*

Mais quand il aura encore eſtudié quelque temps en Medecine, il ſçaura que tous les Autheurs ont touſiours diſtingué trois principalles coctions dans la nourriture, dont la premiere qui ſe fait des alimens dans l'eſtomach, n'eſt pas conſiderable en comparaiſon des deux autres qui ſe font du chyle & du ſang dans le cœur, le foye, la rate, & generalement dans toutes les parties qui ſe nourriſſent. On luy apprendra que comme la coction qui ſe fait des ſucs de la terre dans les racines & dans le cœur du tronc, ne ſert pas tant à la production de certains fruits, comme la derniere filtration qui ſe fait de ces ſucs dans les petites fibres des greffes; auſſi peut eſtre toutes ces coctions, que l'on admet dans l'eſtomach & dans le cœur ou le foye des animaux, ne ſeruent pas tant à donner aux particules des alimens les figures qui leurs ſont neceſſaires pour ſe conuertir en la ſubſtance de l'homme, que la diuerſité des pores qui les criblent en dernier lieu, & qui ſe trouuent differens dans les os, les chairs, les car-

 

tilages, & les autres parties, où les anciens ont admis pour cette raison autant de differentes facultez assimilatrices. Or quoy que le nouueau sang que l'on donne dans la Transfusion ne passe point par la premiere coction qui se fait dans l'estomac, il passe neantmoins par les deux autres en reïterant plusieurs circulations auec le sang propre, & ainsi rien n'empesche qu'il ne soit capable de nourrir l'homme, & de se conuertir en sa propre substance.

Mais il n'est pas besoin pour répondre à M. Lamy de chercher des raisons, ou des exemples qui semblent nous éloigner de nostre sujet. Il ne faut que produire les experiences que nous auons dans cette matiere mesme, dont il est question. M. Lamy nie qu'vn animal puisse viure du sang d'vn autre de differente espece, & cependant ce chien à qui l'on donna, il y a enuiron cinq mois, le sang d'vn veau, en presence de Monsieur de Montmor, & de plusieurs autres personnes de qualité, n'est pas encore mort; au contraire il se porte tres-bien, & est deuenu plus gras qu'auparauant. M. de Sarte & M. Lamy sçauent bien qu'vne personne digne de foy les en a assurez, & qu'il n'a tenu qu'à eux de l'aller voir depuis 15. iours. M. de Bourges Docteur en Medecine en pourra produire vn autre, qu'il garde encore chez luy, quoy qu'il y ait aussi enuiron 5. mois qu'on luy ait fait la Transfusion du sang d'vn veau. Plusieurs personnes de qualité témoigneront qu'ils ont veu depuis vn mois vne petite chienne epagneüille fort basse, & assez languissante de vieillesse, parce qu'elle auoit enuiron douze ans, laquelle apres auoir receu le sang d'vn chevreau, par l'adresse de M. Emmerez, deuint peu de temps apres plus vigoureuse & plus alaigre, & chaude mesme en moins de huit iours. Ceux qui ont lû la Lettre de Monsieur Denis, & qui sçauent le succés qu'ont eu les Medecins d'Angleterre, d'Hollande & d'Italie, en examinant les vtilitez de la Transfusion, ne se mettront pas fort en peine de toutes les autres raisons, dont M. Lamy se sert sur la fin de sa réponse pour eluder les experiences.

C'est aussi pourquoy je n'ay pas dessein de m'y arrester beaucoup. Ie vous feray seulement remarquer, que les suites fascheuses qu'il préuoit de la Transfusion, sont des choses communes à tous les remedes, & à tous les alimens mesmes.

Il dit donc en la page 13. que si la Transfusion estoit en vsage, les Medecins emploiroient selon leur caprice le sang de differents animaux, &c. Mais si vn remede n'est à rejetter, que parce que le caprice d'vn Medecin en peut abuser, il faut que la Medecine les deffende tous sans reserue. De plus, les mesmes accidens seroient à craindre dans la diuersité des chairs & des liqueurs dont on se nourrit, que dans la diuersité des sangs que l'on donneroit dans la Transfusion.

Il dit encore en la mesme page, que le sang des animaux nous seroit tres-préjudiciable, parce qu'ils ne viuent pas si long-temps que nous. Mais par cette raison M. Lamy nous reduiroit à ne prendre point d'autre nourriture que la chair des Cerfs, des Corbeaux, & de quelques autres animaux qui viuent fort long-temps.

Il adjouste en la page 14. que les Medecins ne pourront jamais faire vn progrez considerable dans la Transfusion, parce qu'il est comme impossible de découurir la complexion & le temperament des animaux dont il faudroit prendre le sang. Mais les Medecins ne sont pas dans vne si grande ignorance que M. Lamy se l'imagine, il n'y en a point qui ne sçache que le sang de Veau, par exemple, est plus frais & plus onctueux que le sang de mouton, que le sang de chevreau est plus subtil que celuy de l'agneau, & ainsi des autres; Et quand mesme ils n'en auroient pas encore vne connoissance assez exacte & parfaite, il n'y auroit pas tant de difficulté à l'obtenir, qu'il y en a eu de sçauoir la nature & les qualitez de plusieurs plantes.

Enfin M. Lamy craint qu'en communiquant à l'homme le sang d'vne beste, on ne luy communique en mesme temps quelques inclinations brutales. Mais je vous prie, Monsieur, de remarquer qu'il y a bien de la differéce entre le temps de l'enfance où les parties sont foibles & delicates, & le temps d'vn âge plus auancé où les mesmes parties sont fortes & vigoureuses. Il est bien vray que dans la premiere conformation les parties pourroient contracter quelques inclinations brutales; si on les entretenoit par la Transfusion continuelle du sang de quelque animal: De mesme que nous auons veu souuent, que des enfans auoient vne inclination de sauter comme des chevres, parce qu'ils auoient esté nourris de leur laict. Mais aussi nous deuons dire, en nous seruant de la mesme comparaison, que comme les personnes qui ont passé le bas âge, & dont les parties sont desia fortes, ne contractent point les inclinations des vaches, des asnesses, ou des chevres, dont ils prennent le laict pour toute nourriture pendant des années entieres: ces mesmes personnes ne prendroient jamais dans cét estat les inclinations des animaux, quand on leur en dôneroit le sang par la Transfusion. De plus, je ne crois pas que quand on seroit obligé par quelque maladie ou autrement, de reïterer 3. ou 4. fois la Transfusion sur des enfans, il leur en arriuast aucun accident fascheux pour les inclinations, de mesme que nous n'auons jamais entendu dire qu'il leur en soit arriué pour auoir esté alaictez 3. ou 4. iours du laict d'vne chevre ou d'vne truye.

Apres toutes ces raisons, M. Lamy conclud sa Lettre comme il l'auoit commencée, c'est à dire qu'il en reuient sur ses loüanges, comme s'il se défioit que son ouurage ne fust pas suffisant de le rendre recommandable. Il ne se contente pas d'auoir commencé d'abord son panegyrique au deshonneur mesme de M. Moreau. Il le continuë dans toutes les pages de sa Lettre, *Vous sçauez*, luy dit-il, page 9. *que ce n'est pas ma coustume de croire les miracles sans les examiner bien seuerement.* Et dans la derniere page il l'acheue de la mesme maniere en s'adressant encore à luy en ces termes. *Vous sçauez que je ne suis pas de ces fantasques esprits, qui n'approuuent point vne opinion; si son antiquité ne la rend venerable; ny de ces éuaporez qui n'embrassent vn sentiment que par ce qu'il est nouueau;* En vn mot, si l'on s'en veut rapporter au commencement, au milieu, & à la fin de sa Lettre, c'est vn Oracle qui se fait ietter de l'encens par M. Moreau. Ie ne veux pas l'en empécher, ny paroistre ialoux de sa bonne fortune. Mais si ie le connoissois, ie luy conseillerois pour son honneur de des-auoüer publiquemét sa Lettre, & de se seruir dés à present des priuileges, dont il dit dans la derniere page qu'il peut ioüir par le droit de sa patrie; car vn ieune homme est tousiours plus loüable de se dédire au plustost de ses opinions, quand il les a auancées à la legere, que de persister dans vne opiniastreté ridicule contre la raison & l'experience.

Mais afin de ne rien omettre de tout ce qui peut contribuer à le conuaincre, il faut que i'adiouste icy le détail d'vne celebre experience qui s'est faite depuis peu sur vn Malade, auec vn succés si surpenant, que plusieurs Sçauans Medecins, ont esté obligez de s'y rendre, & d'auoüer que la Transfusion pourroit auoir dans la suite des effets fort considerables.

Il y a enuiron quinze iours qu'vn Estranger fut abandonné de quatre Medecins qui l'auoient traité pendant trois sepmaines d'vn flux hepatique & lienterique, meslé d'vne diarrhée bilieuse, auec vne fiévre fort violente: Mais apres luy auoir ordonné des saignées des bras & des pieds, des purgations, & des lauemens, autant que leur prudence l'auoit jugé à propos, il deuint tellement

 

foible, qu'il ne pouuoit plus se remuer, il perdit la parolle auec la connoissance, & le vomissemét continuel de tout ce qu'on luy faisoit prédre s'estant ioint à son flux, ils en desespererent entierement, & dirent qu'il n'y auoit plus de remede, par ce qu'il n'y auoit plus moyen de le saigner, ny de luy donner aucune prise, soit par en haut soit par en bas. Ses parens & ses amis le voyant dans cét estat, s'auiserent de tenter toutes choses, & d'auoir mesmes recours à la Transfusion; ils accoururent chez Messieurs Denis & Emmerez pour implorer d'eux ce dernier secours. Mais quand ces Messieurs eurent veu l'estat où estoit ce Malade, ils refuserent absolument d'en venir à l'execution, disans que la Transfusion ne pouuoit pas guerir la corruption des parties solides, ny remedier à la gangréne qui estoit apparemment dans les intestins, & que si l'on eust eû dessein de le secourir par la Transfusion, il falloit en aduertir plustost, & dans le mesme temps auquel on luy auoit fait de grandes éuacuations de sang, par ce que les veines s'estoient sans doute remplies depuis des serositez & des humeurs qui sont destinées pour abbreuuer les parties, comme il estoit facile de le iuger par la grāde secheresse de sa peau. Nonobstant toutes ces raisons & plusieurs autres, que ces Messieurs employerent pour s'excuser honnestement; on revint chez eux 3. & 4. fois leur faire de nouuelles sollicitations, pour donner cette satisfaction aux amis du Malade, de ne le point voir mourir sans auoir tenté tous les remedes possibles; & comme ils se virent extremement pressez, ils s'auiserent pour mettre leur honneur à couuert, de dire qu'ils ne vouloient rien entreprendre sur les Medecins qui auoient traité ce Malade, qu'il falloit les enuoyer querir, & que s'ils vouloient declarer qu'ils l'abandonnoient, & consentir mesme qu'on tentast la Transfusion, on la feroit à tout hazard par leur ordonnance. Le Medecin ordinaire, qui passe pour vn homme fort capable & fort prudent dans la Faculté de Paris, vint aussi tost rendre témoignage en presence de plusieurs personnes de qualité, que 4. de ses Confreres auoient abandonné auec luy le Malade, & que puis qu'il n'y auoit point aucun autre remede qu'on luy pûst apporter que la Transfusion, il consentiroit volontiers qu'elle luy fust faite en sa presence, principalement par ce que cette operation n'estoit pas à son aduis capable d'auancer la mort d'vn homme qui n'auoit pas encore apparemment deux heures à viure.

Sur les assurances de bouche & par écrit que donna ce sçauant Docteur, on ne feignit point d'entreprendre la Transfusion du sang d'vn Veau dans les veines du Malade, & quoy qu'il fust désja dans vn assoupissement lethargique, auec des convulsions de membres, & vn poulx fort enfoncé & fourmillant; voicy le changement inopiné qui luy arriua apres vne legere Transfusion d'enuiron deux palettes qui luy fut faite du matin; Son poulx s'éleua à l'instant & déuint plus vigoureux, ses convulsions s'arresterent, il regarda fixement ceux qui estoient auprés de luy, & apres auoir donné toutes les marques possibles d'vne parfaite connoissance, en respondant fort à propos & en diuerses langues à ceux qui luy parloient, il s'endormit d'vn sommeil assez doux & tranquille, & s'estant éueillé 3. quarts d'heure apres, il aualla fort bien le reste de la journée plusieurs boüillons, de la tizane, & de la gelée, sans vomir aucune chose, ny laisser rien aller par en bas, quoy qu'il y eust 3. iours entiers qu'il n'eust pû rien prendre par la bouche, & que son flux lienterique ne l'eust point quitté depuis sa maladie. Apres auoir demeuré enuiron 24. heures dans cét estat, ses forces commencerent à déchoir, son poulx se renfonça, & ses intestins se vuiderent auec la derniere défaillance. Ses amis qui auoient veu la veille vn changement si notable ensuite de la Transfusion, souhaitterent qu'on la recommençast encore

vne fois; & apres plusieurs instances, on leur accorda pour les contenter d'en faire vne aussi legere que le iour precedent, par ce que l'on se confirmoit de plus en plus, qu'il y auoit vne estrange corruption dans ses entrailles, qui ne pouuoit pas estre reparée par la Transfusion, non plus que par tout autre remede. Apres cette Transfusion qui fut faite sur les six heures du matin, le Malade reprit quelque vigueur, qui ne fut pas de fort longue durée; car quoy qu'il prist assez bien ses boüillons sans les vomir, il ne laissa pas de se vuider tousiours par en bas; & sur le midy il commença à decliner peu à peu iusqu'au dernier soûpir qu'il rendit sur les cinq heures du soir, sans faire paroistre aucun mouuement conuulsif. On jugea qu'il seroit fort à propos de faire ouuerture de son corps en presence des Medecins, & l'ayant faite, on trouua d'abord l'intestin *ileon* rentré en soy-mesme de haut en bas, & au dessous de ce nœud, iusqu'au fondemẽt, les boyaux estoient tous liuides, gangrenez, & d'vne puanteur insuportable. Le Pancreas auoit vne dureté extraordinaire auec des obstructions qui ne permettoient pas au suc pancreatique de s'écouler dans les intestins. La ratte estoit de figure quarrée & épaisse de quatre doigts, Le foye fort gros & liuide en quelques endroits, Le cœur fort sec & tout bruslé; Et ayant enfin découuert la veine, par laquelle on auoit fait la Transfusion, depuis l'ouuerture du bras iusques au cœur, on n'y trouua presques point de sang, non plus que dans les autres veines, ny dans les ventricules du cœur, parce que le peu qu'on luy en auoit donné, s'estoit entieremẽt imbibé dans les chairs, à cause de leur chaleur & de leur grãde secheresse. Tout cecy & plusieurs autres circonstances se peuuent confirmer par le témoignage de douze personnes dignes de foy qui assisterẽt à cette ouuerture, & par les certificats que les Medecins ont donné pour enuoyer aux parents du deffunt.

Si apres cela M. Lamy, ou d'autres contredisent l'experience, & qu'ils disent, comme on a désja fait, que tous ceux qui ont trauaillé à cette experience n'y ont pas trouué le mesme succéz, vous sçauez que chacun n'est responsable que de ce qu'il fait, & non point des fautes d'autruy. S'il m'estoit permis d'en dire dauantage, je pourrois adjouster icy quelques autres experiences qui ne vous déplairoient pas; mais vous les pourrez aprendre plus exactement par la bouche mesme de ceux qui ont eu l'auantage d'y reüssir, ils pourront vous les communiquer, en attendant qu'ils en ayent vn nombre considerable pour les donner au public.

Pour mon particulier, je vous demãde excuse, si je vous ay vn peu trop ennuyé par la longueur de ma Lettre, je n'auois pas dessein d'écrire iamais sur ces matieres: mais comme j'ay veu que M. Denis disoit hautement qu'il ne repondroit point à ceux qui n'attaqueroiẽt cette experience, que par des raisonnemẽs metaphysiques, & que les Protecteurs de M. Lamy prenoiẽt occasiõ de profiter de ce silence. I'ay pris la liberté de ramasser quelques reflexions, que i'auois faites en lisant leur Réponce; on verra bien que ce ne sont que les essais d'vn disciple, qui entreprend ce qui ne meritoit pas vn coup de Maistre; je vous les adresse comme à celuy qui est moins capable de préoccupation dans cette rencontre, je les soûmets à vostre iugement, sans attendre de vous des loüanges, si vous croyez que je merite du blasme. Et vous proteste que ma plus grande passion n'est point autre, sinon que de me seruir de cette occasion, pour vous témoigner que je suis,

MONSIEVR,

*De Paris, ce 8. Aoust 1667.*

Vostre tres-humble & obeïssant Seruiteur, C. GADROYS.

A Paris. Chez I. Cusson, ruë S. Iacques, à l'Image S. Iean Bapt. *Auec permission.*